

17. *σιδηροδαίκτης: *P. Hibeh* 172 col. IV v. 99 (= adesp. fr. 720 k K.), ed. pr. E. G. Turner, *The Hibeh Papyri* II (1955) 1–7. Turner noted as other possible readings *σιδηροαλίκτης* and (less probably) *σιδηρομίκτης*, *σιδηροπαίκτης*. In view of the terms *σιδηροπέρσης* (or *σιδηροπέρθης*) and *ξενοδαίκτης*, occurring in vv. 93, 96 of the same papyrus, Kannicht's *σιδηροδαίκτης* (active sense "destroying with iron", cf. *ξενοδαίκτης* E. H. F. 391, "the guest-slayer") may be possible.

18. *φαλαγγικός*, ή, όν: Ezechiel *Exagoge* 198 Sn.: *πεζοί μὲν . . . καὶ φαλαγγικοί*. The unique *φαλαγγικός* seems to have the same meaning with *φαλαγγίτης*, denoting "the soldier in a phalanx" (Plb., D. S., D. H.); cf. Chantraine, *op. cit.*, v. *φάλαγξ*.

Ὄρσολοπεῖται (Eschyle, Les Perses, v. 10)

Par LUCIEN PERNÉE, Aix-en-Provence

Au sens premier, les mots de la famille de *ὄρσολόπος* s'appliquent au chien qui attaque sa proie par derrière pour la mordre. Puis ils se divisent en deux groupes sémantiques: d'une part, ils désignent, par la métaphore de la meute, l'acharnement du guerrier à poursuivre l'ennemi; d'autre part, *ὄρσολοπεῖται* (ESCHL., *Pers.*, 10), par la métaphore de la morsure, traduit l'inquiétude du cœur. Le verbe apparenté *ὄρρωδέω* pourrait avoir son second terme bâti sur le thème **ōd-* de *ἔδω*.

Les éditeurs préfèrent cette forme, donnée par le manuscrit *Mediceus*, indirectement confirmée par Hésychius: *ὄρσολοπεῖται· διαπολεμεῖται, ταρασσεται*. La forme *ὄρσοπολεῖται* des autres manuscrits s'explique par une faute de prononciation, la transposition des lettres étant favorisée par l'existence de nombreux composés en *-πολος*¹⁾.

Le verbe est dérivé de l'adjectif composé *ὄρσολόπος*, avec l'accent des noms d'agent sur la finale, devenu paroxyton par un effet analogique de la loi de Wheeler. Cet adjectif est fait de *ὄρσος*, attique *ὄρρος*, et d'un second terme apparenté à *λέπω*, "peler, écorcer", *λοπός*, "pelure, peau", *λώπη*, "manteau", etc.

¹⁾ P. Chantraine, *D. E. L. G.*, s. u. *πέλομαι*, pp. 877–878.

Lasso de la Vega²⁾ tombe d'accord avec Schwyzer³⁾ sur cette étymologie de *ὀρσολόπος*; mais leurs avis diffèrent quant à l'interprétation à donner au mot. L'un, en effet, prend appui sur son emploi, une fois chez Anacréon (Fragment 74 B) où il s'applique à Arès qui taille l'ennemi en pièces, et sur le sens plausible de son dérivé *ὀρσολοπεύω* (*H. Herm.*, v. 308) "pourchasser, chercher querelle", pour le paraphraser en une épithète guerrière: *ὀρσολόπος* = *λέπων τὸν ὄρρον* (z. B. *τοῦ φυγόντος πολεμίου*) "qui écorche le derrière (par ex. de l'ennemi en fuite)". Comme pour mieux ancrer le mot dans le contexte de la guerre, il suggère un rapprochement étymologique entre *δέρω*, "écorcher", et *δῆρις*, "lutte, combat". L'autre, tout en s'interdisant de tirer la moindre conclusion d'un emploi unique dans une phrase sans contexte, remarque que d'autres langues aussi associent les deux idées unies dans *ὀρσολόπος*, par exemple dans la locution française "à écorche-cul". Mais il affirme que l'étymologie n'est plus sentie dans le verbe dérivé *ὀρσολοπεῖται*, d'emploi purement métaphorique.

Il serait cependant bien étonnant que ce verbe, employé une seule fois par Eschyle, peut-être même de sa création, né de la combinaison de deux mots concrets, ne fût qu'un banal substitut de *ταράσσεται*. Mazon avait d'abord traduit: *ὀρσολοπεῖται θυμὸς ἔσωθεν ... νέον δ' ἄνδρα βαύζει*, "mon coeur se hérissent en moi ... il gronde, appelant un porteur de nouvelles"⁴⁾. Il revient plus tard sur sa traduction⁵⁾, commentant ainsi le texte grec: "Le poil hérissé, il aboie furieusement à tout inconnu". Les modifications ne portent donc pas sur le sens du verbe *ὀρσολοπεῖται*, mais sur celui de *βαύζει* et de son complément à l'accusatif *νέον ἄνδρα*. Pour une part, elles résultent du rapprochement avec *Odyssée*, XX, v. 13–15, d'où vient la comparaison du coeur avec le chien qui aboie:

*κραδίη δέ οἱ ἔνδον ὑλάκτει·
ὡς δὲ κύων ἀμαλῆσι περὶ σκυλάκεσσι βεβῶσα
ἄνδρ' ἀγνοιήσασ' ὑλάει μέμονέν τε μάχεσθαι*

"Son coeur aboyait en lui: ainsi la chienne qui protège ses jeunes chiots aboie après l'homme qu'elle n'a pas reconnu et s'apprête à combattre".

²⁾ Jose S. Lasso de la Vega, "Glosas de Hesiquio", *Emerita* 23, 1955, pp. 114–121 (5. *ὀρσολοπεῖται· διαπολεμεῖται, ταράσσεται*).

³⁾ E. Schwyzer, "Deutungsversuche griechischer, besonders homerischer Wörter", *Glotta* 12, 1923, pp. 21–22 (9. *ὀρσολόπος*).

⁴⁾ P. Mazon, *Eschyle, tome 1, Les Belles Lettres, 1921, p. 62.*

⁵⁾ *Id.*, "Sur deux passages d'Eschyle et sur une formule d'Homère", *R. E. G.*, 1950, pp. 11–13.

Eschyle exprime sous une forme un peu différente la même idée de fond: *ἄνδρ' ἀγνοιήσασ' ὑλάει* = *νέον ἄνδρα βαύζει* = "il (elle) aboie après tout inconnu". Pour une part aussi, Mazon marque son souci de rassembler les deux verbes de la phrase dans une même métaphore: "La même métaphore, écrit-il, se poursuit dans les deux parties de la phrase: *ὀρσολοπεῖται*, suivi de *βαύζει*, évoque l'image d'un chien qui aboie, le poil hérissé". Ces derniers mots ne laissent aucun doute sur son interprétation étymologique de *ὀρσολοπεῖται*: il s'agirait d'un composé progressif dont le premier terme *ὀρσό* – est à rapprocher de *ὄρνυμι* et le deuxième de *λοπός* = "qui soulève-peau", d'où "qui hérisse son poil"⁶). Cette interprétation, jointe à l'image homérique de la chienne qui s'apprête à combattre, l'amène à renoncer à sa première traduction de *βαύζει*: "il gronde", pour lui en substituer une autre, qui ajoute encore à la cohérence de la métaphore: "il aboie furieusement". Certes, le sens que Mazon donne au verbe *ὀρσολοπεῖται* est devenu caduc, après les articles de Schwyzer et de Lasso de la Vega – et par voie de conséquence, dans une certaine mesure, celui qu'il assigne à *βαύζει* – mais une chose de lui est à retenir absolument: ce verbe, uni en une même métaphore à *βαύζει*, s'applique d'abord au chien. D'après l'étymologie, il semble décrire avec une précision admirable l'action du chien au moment où⁷), après avoir pourchassé sa proie sans relâche, il l'atteint enfin: il l'attaque *par derrière* (*ὀρσο-*)⁸), lui *déchirant* (*-λοπεῖν*) de ses crocs les reins et les flancs. Et c'est aussi à partir de ce sens étymologique qu'on peut reconstruire son évolution sémantique.

Ce verbe qui, au sens premier, se dit donc du chien, connaît ensuite deux développements métaphoriques distincts, comme l'atteste la double glose d'Hésychius: *διαπολεμεῖται* (de *διαπολεμεῖν*, "livrer un combat acharné"); *ταράσσεται* (de *ταράσσω*, "troubler"). D'un côté, transposé du chien au guerrier, il exprime l'idée d'une rage guerrière: le préverbe *δια-* indique que l'action est conduite avec persévérance. L'image est fréquente chez Homère: en effet, Achille lancé à la poursuite ardente d'Hector est comparé à un chien qui

⁶) Cf. Schwyzer, *op. cit.*: "Die beiden ersten Silben werden gewöhnlich auf *ὄρνυμι* bezogen".

⁷) A la chasse, c'est le dernier acte d'un drame qui en compte quatre; il tient dans ces quatre participes: *ἰχνευόμενον*, *εὐρισκόμενον*, *μεταθεόμενον*, *ἀλισκόμενον* (XEN., *Συν.*, V, 33). Voir la notice de E. Delebecque, dans son édition des Belles Lettres, 1970, pp. 17–18.

⁸) Si le chien n'attaque pas sa proie de front, ce n'est pas seulement qu'elle fuit devant lui, mais qu'il se garde de ses coups de cornes ou de boutoir: *ἤτις ἄν τῶν κυνῶν προσφέρηται αὐτῷ πρὸς τὸ πρόσωπον, ἀναρρίψει* (XEN., *Συν.*, X, 9), "tout chien l'attaquant au boutoir sera envoyé en l'air".

court le faon (*Il.*, XXII, 189–193); les Danaens harcelant l'ennemi ressemblent à des chiens de meute pourchassant un cerf (*Il.*, XV, 271–276); ou encore Antiloche bondit sur un Troyen blessé comme un chien sur un faon (*Il.*, XV, 579–581). Eschyle use également de cette métaphore pour dépeindre l'acharnement des Erinyes à poursuivre leur victime⁹). Dans les deux exemples cités par Schwyzer et Lasso de la Vega, l'adjectif *όρσολόπος*, appliqué à Arès (Anacréon, 74B), et le verbe *όρσολοπέύω* (*H. Herm.*, v. 308), expriment aussi cette idée d'une *poursuite sans merci*. D'un autre côté, avec le sens de *ταράσσεται*, le verbe *όρσολοπεῖται* s'applique dans *Les Perses*, v. 10, au *θυμός* des vieillards qui attendent avec appréhension la venue d'un messenger. Comment la transposition se fait-elle cette fois-ci? Par l'image, usuelle depuis Homère, de la morsure morale: *δάκε δὲ φρένας Ἐκτορι μῦθος* (*Il.*, v. 493), "ces mots mordent Hector au coeur" – *καμάτω τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες* (*Od.*, IX, 75), "le coeur rongé de fatigue et de chagrins" – *σὴν ἔδεται κραδίην* (*Il.*, XXIV, 129), "tu rongeras ton coeur". Eschyle emploie cette même image, qu'il s'agisse de la morsure du malheur (*Pers.*, 846: *ἦδε συμφορὰ δάκνει*), du chagrin (*Ag.*, 791: *δῆγμα λύπης*), de la colère (*Eum.*, 638: *ὡς δηχθῆ λείως*), du souci et du mauvais pressentiment (*Prom.*, 437: *συννοία δὲ δάπτομαι κέαρ*). On relève aussi des adjectifs composés qui ramassent le verbe et son objet en un seul mot: *θυμοδακῆς* (*Od.*, VIII, 185) et *θυμοβόρος* (*Il.*, VII, 210; etc. – ESCHL., *Ag.*, 102: *τὴν θυμοβόρον λύπης φρενὶ φροντίδ' ἄπληστον*, "le dévorant souci, insatiable de ma peine"). Donc, Eschyle ne fait que substituer à *δάκνω* ou à *ἔδω* un verbe plus expressif pour renouveler l'image: le coeur des vieillards pressent un malheur (*κακομάντις*), est troublé (Hsch. *ταράσσεται*), éprouve la morsure de l'inquiétude (*όρσολοπεῖται*). Puis la métaphore continue: le coeur "aboie" après tout inconnu. C'est en rompre la cohérence que de traduire cet autre verbe, *βαύζω*, par "il aboie furieusement". Le coeur des vieillards ne s'apprête pas à combattre, comme la chienne de l'*Odyssee* pour défendre ses petits, mais attend avec inquiétude l'arrivée d'un messenger et est en alerte à l'approche de tout inconnu, tel le chien de garde qui donne alors de la voix¹⁰). Je proposerai la traduction suivante: "Mon

⁹) Cf. J. Dumortier, *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Les Belles Lettres, 2e tirage, 1975, pp. 101–111 (Ch. VII, "La meute en défaut").

¹⁰) Etymologiquement, *βαύζω* veut dire simplement "faire *βαύ βαύ*" (Cf. J.-L. Perpillou, "Verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien", *R. E. G.*, Juillet–Décembre 1982, p. 272, § 43). Il se distingue de *ύλακτεῖν* qui signifie "clabauder", c'est-à-dire "aboyer mal à propos": *νηπίοις ύλάγμασιν* (*Ag.*, 1631) – *ματαίων ύλαγμάτων* (*Ag.*, 1672).

coeur se ronge de souci ... et s'alarme d'un nouveau venu". Certes, la puissance de l'image s'en trouve affaiblie, la finesse de l'observation émoussée, mais le français s'accommoderait mal d'une traduction littérale.

Cela établi, il est possible, par analogie, de proposer une étymologie plausible pour un autre mot de la même famille: il s'agit du verbe ὄρρωδέω, "redouter, avoir des appréhensions"¹¹). Il exprime l'inquiétude, comme ὄρσολοπεΐται; comme lui, il a pour premier terme ὄρσος, attique ὄρρος¹²). Pourquoi, dans ces conditions, ne pas voir dans le second terme -ωδέω un synonyme de -λοπεΐται? Bréal pose un adjectif *ὄρρωδής, "peureux", dérivé de ὄρρος, qu'il rapproche du français *couard* et de l'italien *codardo*, mots qui se disent de l'animal qui serre la queue entre les jambes, puis, métaphoriquement, de l'homme lâche. Et c'est cet adjectif qui aurait donné naissance à ὄρρωδέω¹³). L'hypothèse est belle, avec cette réserve toutefois que ὄρρος ne signifie pas "queue" et que le verbe ὄρρωδέω n'a dans ses emplois aucune connotation de lâcheté. Je propose donc une autre hypothèse: -ωδέω pourrait s'apparenter au verbe ἔδω, avec vocalisme ὄ, comme dans ἔδωδή. Précisément, Benveniste explique ce mot comme "un ancien *ωδή renforcé et réinterprété par un rappel de ἔδ-; ce dérivé *ωδή serait bâti sur le thème *ōd- connu par arm. *utem* "manger"¹⁴). Ὀρρωδέω aurait ensuite connu un développement métaphorique analogue à celui de ὄρσολοπεΐται, et, pour finir, aurait rompu à l'usage le lien étymologique qui le rattachait à ὄρρος et à ἔδω. Auquel cas, on peut supposer qu'Eschyle a voulu, avec l'expression θυμός ὄρσολοπεΐται, renouveler l'image, qui n'était plus sentie dans ὄρρωδέω, de la morsure morale.

¹¹) On part souvent de la forme ionienne ἄρρωδέω, avec un ἄ – privatif, l'attique ὄρρωδέω s'expliquant par l'assimilation du α initial à l'ω suivant (Sur les hypothèses avancées, voir Lasso de la Vega, *op. cit.*, pp.120–121). Mais il vaut mieux intervertir l'ordre des termes, comme le fait M. Bréal, "Varia", *M. S. L.* 8, 1894, p.309: "Il n'y a pas lieu ... de considérer ὄρρωδέω comme étant pour ἄρρωδέω ... C'est, au contraire, cette dernière forme qui contient une altération de la voyelle".

¹²) Les lexicographes anciens en faisaient déjà un composé de ὄρρος. Cf. Hesychius, *s. u.* ὄρρος: ἕτεροι δὲ ἐτυμολογοῦσι καὶ τὸ ὄρρωδεῖν οἱ γὰρ δεδοικότες ἰδίους τὸν ὄρρον, ὃ ἐστὶν ἰδρῶσιν, ἢ τὸ ὄστουν τὸ ὑπὸ τὴν ῥάχιν.

¹³) Il s'agirait donc du suffixe -ώδης, apparenté à ὄδωδα, "je sens", qui sert à former un grand nombre d'adjectifs issus de substantifs. Cf. P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Klincksieck, 1933, pp.429–432.

¹⁴) E. Benveniste, "Renouvellement lexical et dérivation en grec ancien", *B. S. L.* 59, 1964, p.32.